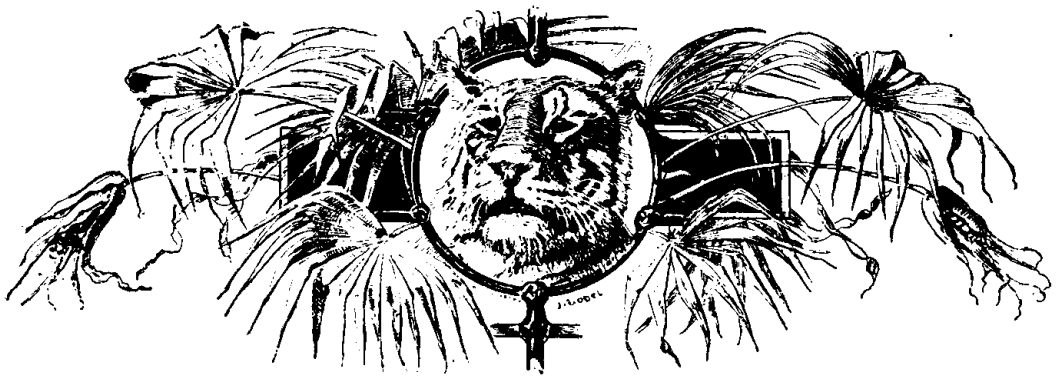

LES CHASSEURS DE FAUVES

(Suite et fin)

Tana-River, 5 novembre 1888.

Sorti l'après midi. Quelques *topés* et buffles signalés. Me mets à leur poursuite. Après avoir rampé quelque temps, je les vois redresser tout à coup la tête et fuir au galop. Je ne m'expliquais pas la cause de leur fuite étrange et subite, quand un de mes porteurs de fusils accourut, tout ému, et me dit qu'un grand éléphant paissait près de là. Je m'avance doucement et découvre que c'est un mâle solitaire et gigantesque.

" Nous nous mettons à le suivre lentement, prudemment, avec ma carabine calibre 8 et une autre plus forte encore. A 150 mètres de l'énorme pachyderme, au moment où nous rampions autour d'un buisson, un monstrueux python, déroulant ses longs anneaux, se dresse devant nous. Nous nous gardons de le troubler.

" L'éléphant se trouvait alors au milieu de quelques maigres buissons. Quand il nous tournait le dos, nous nous approchions sans nous cacher, pour nous dissimuler vite dès qu'il se retournait. Je m'aperçois tout à coup que mon compagnon s'est arrêté avec mon second fusil et cesse de me suivre. Je rebrousse chemin et lui ordonne de ne pas me quitter. Enfin, à 20 mètres de l'animal, je fais feu avec mon calibre 8 et lui loge une balle dans les vertèbres. Il balance lentement sa tête sans proférer un cri. Une seconde balle, logée au même endroit, abat le géant, qui vacille et tombe avec fracas. Alors, prenant mon autre carabine, je cours vers le moribond, et, pour l'achever je lui tire plusieurs balles dans le crâne.

" C'était un mâle superbe, énorme, ses défenses mesuraient 60 centimètres de longs et pesaient chacune 36 kilogs.

Le capitaine Campbell a été le héros d'une chasse au lion tout à fait extraordinaire.

Un jour, sur la côte des Somalis, il apprend de quelques indigènes qu'un énorme lion vient de faire de grands ravages dans la contrée. Quelques heures après, un vieillard somali accourt au campement, annoncer que le fauve signalé s'est brusquement attaqué aux chameaux confiés à sa garde ; peu après cette agression, le lion a disparu.

Sans perdre un instant, le capitaine Campbell fait seller les chevaux et, suivi de ses compagnons de chasse, se met à sa poursuite. Après quelques heures de recherches inutiles, on entend le bruit d'une bataille en règle, qui vient d'éclater entre le lion et les hyènes qui dévoraient gloutonnement le cadavre du chameau. Malheureusement, la nuit était très obscure, et force fut d'attendre au lendemain,

Dès la pointe du jour, le capitaine, après une poursuite acharnée, aperçoit le lion sous un arbre, faisant le guet sur la route suivie par les caravanes qui se dirigent vers le Harrar. Le capitaine lui envoie une première balle.

Le lion s'éloigne jusque sur les bords du taillis, reconnaît les assaillants et s'élance sur eux. Mais le capitaine a déjà visé le fauve et fait feu. Cruellement blessé, le lion bondit, terrasse l'officier anglais, qui lutte encore héroïquement.

Au même instant, les gens du capitaine le dégagent et tuent le lion, dont la tête sans crinière fait aujourd'hui le plus bel ornement du Club sportique de Saint-Jacques.

III

Les vastes plaines d'Amérique du Nord offrent au chasseur un domaine sans limites. C'est là qu'un courageux couple anglais, M. et Mme Turner-Turner, a passé deux années, accomplissant de véritables prouesses cynégétiques, sans se soucier des rigueurs du climat ni de la solitude de ces espaces désolés.

Partis de Victoria, M. Turner et sa femme arrivent, après six jours de marche, à l'embouchure de la Skena. Là, faisant franchir à leurs bateaux légers les canaux et les rapides, ils atteignent les sources de la rivière Fraser, où ils s'installent.

La température ordinaire de ces régions glacées est est d'environ 30 degrés au-dessous de zéro. Ce froid horrible ne saurait effrayer nos vaillants chasseurs. M. Turner choisit l'emplacement de la hutte qui, en en deux jours de travail, s'improvise comme par miracle, confortable et assez vaste pour que Mistress Turner ait, pour elle seule, une chambre à coucher.

Dans la hutte sont disposés les armes, les pièges, les provisions, les outils de ménage et de cuisine de Mistress Turner, qui plus tard égaiera son *home* d'un petit ours, d'un chien sauvage et d'un chat.

C'est en novembre que commence la chasse, adroitement pratiquée avec des trappes en acier et des séries de pièges. M. Turner se met en route de grand matin, à la clarté des étoiles, marche la journée entière, emportant sa carabine, quelques trappes de rechange, une gibecière contenant des amorces et des dépouilles d'animaux pris dans ses pièges. A la nuit tombante, longeant la rivière glacée, il regagne la hutte, exténué, affamé, méditant déjà sur la route à suivre pour la chasse du lendemain. S'il rencontre quelque fauve hostile, il ne manquera jamais de le saluer d'une balle victorieuse.

* * *

Chassant au Caucase, un autre gentlemen chasseur, sir Philip Wolley, blesse un ours gigantesque, dont i entreprend seul la poursuite.

L'ours se retourne vivement vers le chasseur, la gueule entr'ouverte : sir Philip, empêtré dans des broussailles inextricables, ne peut bouger, il est perdu.

Le fauve s'avance, debout, levant ses pattes velues, grognant d'une sourde fureur. Par un suprême effort, sir Wolley dégage ses membres, épaule sa carabine et fait feu. L'ours, qu'une balle vient de frapper au cœur, chancelle et tombe.

IV

La Chambre des Communes anglaises compte au nombre de ses membres un intrépide chasseur de grands fauves, M. H. Seton-Karr, député de Sainte-Hélène. Il a eu, dans les montagnes Rocheuses, qu'il connaît presque aussi bien que Londres, les aventures les plus émouvantes.

Un jour, il se trouve face à face avec un ours énorme. Son premier coup de feu rate. L'animal se précipite sur lui. Ni arbre, ni retraite dans le voisinage. L'ours donne alors la chasse au chasseur ; M. H. Seton-Karr fuit de toutes ses jambes, et l'animal le serre de près, ne se pressant cependant pas trop, sûr qu'il est de l'atteindre. Mais cette présomption le perd. Un ours ne doit pas, non plus, vendre la peau d'un adversaire avant de l'avoir tué.

M. Seton-Karr peut se réfugier derrière un rocher ; il ajuste et tue l'ours, dont la dépouille orne maintenant sa maison de campagne.

C'est par centaines que M. Seton-Karr a abattu des buffles et tué des ours gris des Montagnes Rocheuses.

Un autre Nemrod britannique, sir William Gordon Cumming, a rempli le monde de ses exploits cynégétiques.

Pour se reposer probablement de ses exploits contre les féroces félins, sir William a également chassé le crocodile. Cette chasse exige la plus grande habileté de la part du tireur, qui doit atteindre l'animal soit à l'attache des pattes, soit à la gorge, au ventre ou aux yeux, les seuls points vulnérables de l'épaisse carapace, sur laquelle les balles glissent sans pénétrer.

Le crocodile dont sir William a fait la photographie a été tué sur les bords d'une rivière voisine de Calicut (Malabar).

Cette rapide nomenclature des chasseurs de grands fauves serait incomplète si nous ne mentionnions pas sir Edmund Giles Loder, de Leonardslee, comté de Sussex.

Il a chassé dans les déserts de l'Afrique et les jungles indiennes. C'est lui qui nous a fait connaître les noms des colonels Fraser et Beynes, qui ont tué, le premier 60 et le second 195 tigres.

Quelques générations encore, et ces grands fauves, aujourd'hui la terreur des hommes et des troupeaux, auront été rejoindre, dans la nuit des âges, leurs ancêtres des époques géologiques, dont nos musées conservent seuls des vestiges.

Un chasseur bien connu au delà du détroit, M. Gardiner Muir, de Hillcrest Market, Harborough, a bien voulu laisser feuilleter à un reporter curieux, M. Framley Steelcroft, ses tablettes de chasse dans l'Est Africain britannique.

Quand ces grands fauves, chassés à outrance par d'adroits tireurs, auront totalement disparu, ils seront peut-être remplacés par une faune domestique, qui témoignera, avec les voies ferrées et les fils télégraphiques, de la civilisation et du progrès universels, et il sera passé pour toujours, le beau temps des grandes et nobles aventures, des lointaines et périlleuses expéditions dans la jungle de la forêt vierge, où l'homme, en face des majestés libres de la nature, sur la terre insoumise, exposé à tous les périls, à toutes les surprises, ressentait en son cœur l'allégresse de la lutte, l'émotion délicieuse du danger, la vigoureuse volupté des braves vis-à-vis de la mort.

Que feront les hommes d'action, ceux que leur tempérament de soldats, de lutteurs, de conquérants, d'aventuriers superbes pousse hors des cadres étroits et monotones de la civilisation, dans les terres hostiles et sauvages où il y a encore des combats et des luttes héroïques, et où l'on peut vagabonder à l'aise ?

Les malheureux ! ils seront astreints à faire comme tout le monde, à se raser, à mette un habit, et à lire les journaux.

La mort du dernier " mangeur d'hommes " sera pour tous ceux-là la mort de la liberté.

LE BLUET

Un bluet tous les jours fleurit ma boutonnière...
Vous demandez pourquoi ? C'est que vous ressemblez,
Avec vos beaux cheveux, si pareils à des blés,
A la saison d'été blonde et toute en lumière.

Et lorsque je vous vis une fois, la première,
Parmi vos cheveux d'or en gerbes rassemblés,
Un bluet, souriant à mes regards troublés,
Me dit : " Je suis la fleur choisie et coutumière.

Depuis lors, les bluets emplissent ma maison !
Vous dites : " Ce symbole annonce une amour brève,
Car voici les blés mûrs..." Laissez-moi, que j'achève :

Tout l'or de vos cheveux, merveilleuse moisson,
Est entré dans mon cœur où naissent à foison
Les éternels bluets de l'amour et du rêve.

JEAN AICARD.